NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

123 N° 3 Juillet-Septembre 2001

Le « Oui » de Pierre Emmanuel: un itinéraire

Jean RADERMAKERS (s.j.)

p. 373 - 382

https://www.nrt.be/fr/articles/le-oui-de-pierre-emmanuel-un-itineraire-518

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

NRT 123 (2001) 373-382
J. RADERMAKERS, S.J.

Le «Oui» de Pierre Emmanuel: un itinéraire

Je voudrais présenter ici un ouvrage qui semble malheureusement être passé inaperçu, car tant les critiques littéraires que les milieux théologiques n'y ont guère réagi. Au moment de sa parution, voici deux ans, j'aurais aimé le signaler immédiatement à la bienveillante attention des lecteurs de la revue, mais il m'est vite apparu que la thèse d'Évelyne Frank[1] demandait plusieurs relectures avant de livrer ses richesses. En le reprenant et en relisant des passages du poète, je suis à nouveau saisi par la fascination qu'exerça naguère en mon esprit et en mon cœur la lecture de Pierre Emmanuel, cette grande figure de la poésie contemporaine qui se refusait à être «poète religieux» au sens où l'était Paul Claudel (cf. p. 73), mais dont l'œuvre entière distille une vraie perception théologique.

On aurait pu le croire oublié. En effet, que reste-t-il de lui en nos mémoires? Rappelons qu'il naquit en 1916 et mourut en 1985, alors que venait de paraître son dernier recueil de poèmes: *Le grand œuvre*, qui fut aussi son testament et le condensé de toute son inspiration poétique. Noël Jean Mathieu fut son premier nom, jusqu'en 1979. Né pendant la première guerre mondiale, il écrivit, au cours de la seconde, à la gloire de la Résistance en des accents lyriques (1942: *Jours de colère*; 1945: *La liberté guide nos pas*). Esprit en perpétuel questionnement, il trouva dans la Bible une inspiration qui d'abord nourrissait son inquiétude face à la modernité (1944: *Sodome*; 1952: *Babel*) et qui finit par l'apaiser (1961: *Évangéliaire*; 1963: *La nouvelle naissance*). Il entreprit alors «l'épopée spirituelle d'une époque» avec le triptyque de *Jacob* en 1970, puis en 1973 *Sophia*, hymne à la femme en forme de cathédrale et *Tu* en 1978, célébration de la Présence divine. Sur ces entrefaites, il avait été admis à l'Académie française dont il démissionna quelques années plus tard, en 1975. Une

1. Évelyne FRANK, *La naissance du* Oui *dans l'œuvre de Pierre Emmanuel (oui* amen om*)*, Études d'histoire et de philosophie religieuses, n° 77 (Faculté de théologie protestante de l'Univ. des sciences humaines de Strasbourg), Paris, PUF, 1998, 24x16, 358 p., 205 FF.

de ses dernières œuvres importantes fut *Le livre de l'homme et de la femme* avec: *Una ou la mort la vie* (1978), *Duel* (1979) et *L'Autre* (1980). Divers ouvrages en prose alternaient avec ses écrits poétiques, tandis qu'il avait participé à la vie intellectuelle de son temps en collaborant à de nombreuses publications, dont le *Figaro*, *Esprit* et *Témoignage chrétien*.

L'auteure de la thèse présentée en ces lignes, collaboratrice appréciée de la *Nouvelle Revue Théologique* (cf. *NRT* 119 [1997] 172-192 et 121 [1999] 92-109) fut remarquablement conduite par M. Gilbert Vincent son promoteur, qui lui permit de suivre son instinct théologique et littéraire. Elle fut frappée surtout par l'expérience existentielle du poète: comment Pierre Emmanuel est-il passé de la révolte et du refus de croire en Dieu à un assentiment vraiment libre? Parcours étonnant, du *non* au *oui*, à travers combien d'obscurités et de doutes! Elle précise son propos (p. 5) en reprenant une phrase de *La vie terrestre* (p. 111): «Comment devenir capable d'un *oui* né de source, personnel, c'est-à-dire *un*, identité de l'être et de son désir, opération unifiante du monde?». Elle s'explique en parlant du «dépassement de l'ambivalence»: Pierre Emmanuel a laissé peu à peu traverser sa désespérance par une lumière venue en lui d'ailleurs, celle du consentement à soi, à Dieu, à l'être.

Ce qui est attachant, dans l'étude d'Évelyne Frank qui analyse ce lent processus, c'est qu'elle mêle sa propre expérience à celle du poète, dans un dialogue intime où elle tisse sa réflexion en y incorporant des fils tirés de paroles scripturaires avec d'autres, provenant d'auteurs anciens ou contemporains chez qui elle reconnaît une parenté spirituelle avec le poète: Maître Eckhart, F. Nietzsche, A. Camus, P. Ricœur, M. Bellet, E. Drewermann, E. Wiesel, E. Lévinas... D'ailleurs elle nous l'avoue: elle n'est pas venue à Pierre Emmanuel avec un esprit vierge, puisque d'autres voix, bibliques, mystiques, philosophiques, psychologiques ou théologiques résonnent en sa mémoire.

Sa méthode de travail consiste en une longue écoute des textes pour y sentir palpiter l'âme intérieure: «Aller le plus loin possible, moi avec un auteur, Pierre Emmanuel, dans une sorte de maïeutique au début du travail, de dialogue par la suite» (p. 5). Cela ressemble à une psychanalyse, qui tenterait d'atteindre le noyau de l'expérience personnelle du poète. Ainsi discerne-t-elle le chemin — qui pourrait être celui d'une conversion — parcouru par le poète se laissant peu à peu inonder par la lumière du mystère pascal. Dès lors, peut-on vraiment parler d'une «thèse»? N'est-ce pas plutôt à un «essai» que nous avons affaire? Une

composition analogue à un «pas de deux» où le danseur et la danseuse s'éloignent et se rapprochent l'un de l'autre selon les figures de la danse, sans jamais se quitter des yeux et dans une commune obéissance au rythme musical qui les conjugue en leurs évolutions?

Quels procédés utilise-t-elle dans sa rédaction? À peu près ceux d'un peintre impressionniste. Elle travaille en effet par apposition de petites couches de couleur, apportant chaque fois des détails, des nuances, des plages d'ombre ou de lumière afin de rendre l'harmonie de l'ensemble. Nous découvrons ainsi, nous lecteurs, quelque chose de l'intimité spirituelle qu'elle a vécue avec son poète. Pour bien suivre le fil, le lecteur devrait avoir sous les yeux, ou en mémoire, les grandes œuvres poétiques de Pierre Emmanuel, dont l'auteure a une connaissance si profonde. Malheureusement, ce n'est pas toujours possible, car nombre de ses écrits ne sont plus guère accessibles, en attendant une réédition qui est, semble-t-il, en préparation.

Encore une question que touche l'A. dans son introduction: pourquoi l'inscription en théologie de son étude, qui est avant tout littéraire? Sur ce point, elle cite le poète lui-même: «Ma poésie est mon amour de Dieu, le livre de sa quête et de ma rencontre, le travail secret de sa Présence en mon esprit» (*Babel*, p. 15). Qu'est-ce que la théologie, sinon l'expression de la quête de Dieu en l'homme, qui rejoint la quête de l'homme vers Dieu, ou déjà en Dieu?

Le propos de l'auteure étant esquissé, voyons comment elle élabore son travail. Trois grandes parties le divisent, qui marquent les étapes de la quête intérieure: NON (p. 9-68) — DU NON AU OUI (p. 69-178) — OUI - AMEN - OM (p. 179-324), avec une brève conclusion et une bibliographie du poète. Dans ses œuvres, l'auteure repère les sentiers d'une liberté en marche, liberté qui se pose et se dépose, qui s'affirme tout en redoutant de le faire.

La *première partie* a la saveur et l'hésitation des départs: absence de certitudes, interrogation sur soi sans réponse, questionnement inquiet sur Dieu, perte de sens... Tels sont les tâtonnements de la quête débutante. Ne pas savoir, être confronté avec l'exigence d'une loi qui interdit le retour à l'originel bonheur et même écarte la tentation du blasphème. Puis oser crier vers Quelqu'un qui résiste à la révolte de l'homme et qui pourtant se retire, afin que la personne puisse exister, en croyant au printemps alors qu'elle erre encore dans les brumes de l'hiver. Laissons l'auteure dire sa première conclusion: «Le révolté, qui de tout son être

s'arc-boute contre la Volonté du Vivant, découvre progressivement dans ce combat la tendresse de cette Volonté, par-delà sa rigueur. Alors le *oui* n'est plus ressenti comme une mutilation, mais comme une nécessité organique. D'où ce cri de joie:

> 'Alleluia je n'ai pu empêcher
> Le Vivant d'avoir sa victoire' (*Évangéliaire*, p. 284).

Sans aucunement se renier, le révolté en vient à aspirer au *oui*» (p. 68).

Le chemin une fois amorcé, la *deuxième partie* déploie ce que Pierre Emmanuel appelle «la pérégrine humanité» (*Jacob*, p. 118) qui avance pas à pas du refus vers l'assentiment. Non point itinéraire en progrès constant, mais cheminement d'un homme qui se défend d'avancer et qui pourtant poursuit sa route. Depuis «Le Christ au tombeau», poème de *Qui est cet homme?* (avril 1938, repris dans *Le poète et son Christ*: 1946), en passant par *Évangéliaire* (1961), où advient la rencontre du Verbe avec la parole poétique, puis par *Jacob* (1970), sans oublier les ouvrages en prose (1961-1970), jusqu'à l'hymne qui éclate dans *Le grand œuvre* (1984), le *oui* s'y essaie de plusieurs manières. Il développe la thématique de la *mantra* (ou formule d'invocation), l'AUM, la «syllabe originelle» issue de l'influence exercée sur le poète par les religions de l'Inde. Il épouse aussi le halètement de l'âme à la veille de sa mort: passage du blasphème à l'adoration dans une dynamique encore hésitante d'aller et de retour.

D'où l'ambiguïté du verbe et du comportement: «le pharisien se disputant au disciple, comme si... mon langage m'eût échappé, se fût retourné contre moi, me contraignant à des significations que j'essayais de rejeter» (*Évangéliaire*, p. 28). Ambiguïté des mots, des attitudes juxtaposées: «mon désir mon refus / l'un par l'autre infinis» (*Jacob*, p. 28). Et l'auteure de nous entraîner dans une étude passionnante sur l'ambivalence langagière du poète pour caractériser ce moment où le mot, quittant toute prétention, s'accueille lui-même dans Celui qui le fait exister. «Redoutable et salutaire autonomie», conclut *Ligne de faîte* (1966): contradiction qui travaille l'homme dans son être intime, singulièrement dans sa relation à l'Autre, la femme et Dieu. Balbutiement du *oui* dans l'ouverture de la bouche, après la traversée du désert.

«Mon ouverture est un cri d'adoration, la participation *dans* et *contre* mon ambivalence congénitale, au sacrifice et à la gloire de l'Homme-Dieu, qui sauve» (*Le goût de l'Un*, p. 254). Pour briser la contradiction de l'ambivalence, un choix s'impose, celui qu'on trouve en Dt 30,19: vie ou mort, bénédiction ou malédiction?

Après avoir analysé les images et les mots qui disent la réalité du choix, l'auteure découvre avec le poète que l'assentiment est grâce: assumer ce qui est possible à l'homme, c'est-à-dire «se tenir au seuil» (*Sophia*, p. 418), avec le Ps 33(34),11. Effort pour sortir de son désir tout en l'accomplissant, se disposer en mettant comme Job la main sur la bouche, acquiescer au silence de Dieu dans une écoute persévérante, se précéder par sa parole. Paradoxe? «Plus je m'abandonne à la faute plus ta grâce m'éblouit / L'excès de mon mal dit *oui* à l'excès d'amour qui me l'ôte» (*Versant de l'âge*, p. 93). Finalement, dépassant les vestiges jansénistes de son éducation familiale et scolaire — vision pessimiste de l'homme! — il consent à recevoir un Dieu de tendresse à l'intime de son être pécheur: l'homme peut aller à Dieu non dans la crainte, mais dans l'agenouillement de l'amour. Remise de soi à Dieu: «l'homme qui acquiesce aspire Dieu qui à son tour l'aspire: expiration du Christ qui se remet à son Père» (p. 175s.). L'aveu entre dans la nudité du silence: «se laisser déterminer» par Dieu, c'est recevoir de lui sa propre volonté, accès à la liberté dans la lumière.

Nous abordons ainsi la *troisième partie*: le *oui* de Dieu chemine en l'homme quand le *oui* de l'homme chemine en Dieu. Silence divin enduré dans l'épreuve, mais qui s'apprivoise par l'écoute. La force de Dieu qui appelle est sans violence; elle a la douce obstination d'une source. Un long chapitre est consacré à la genèse du *oui*, à partir des poèmes intitulés *Amen* ou *Oui* ou *Aum/Om* et dans la méditation sur la mort de Moïse. Chapitre ardu mais éclairant, où se dessine l'influence de la mystique indienne inspirée par la lecture de l'Abbé Monchanin. L'auteure fait aussi chanter les images du *oui*, en articulant assentiment et esprit: loi, acte de lecture de la Thora, gouffre, mer, nuit, oiseau, souffle, feu...

Arrivée là, elle s'arrête un moment et hésite: s'agit-il vraiment de naissance du *oui* ou bien d'avortement? C'est que le *oui* n'est pas tout d'une pièce, décisif, définitif. Il prend diverses sentes, suivant les méandres de notre fragile liberté, d'où l'importance d'en découvrir les nuances qui disent aussi sa force. Deux traits du *oui* emmanuellien: il est lié aux origines, au consentement à l'être et il s'effectue en contexte de relation de personne à personne. Mais il comporte une dissymétrie: l'homme dit *oui* à Dieu mais Dieu ne dit pas automatiquement *oui à* l'homme, ou mieux *pour* l'homme, afin qu'il soit. Personne en effet n'est définitivement fiable, cependant que la confiance de Dieu envers lui est illimitée. Répéter «la syllabe ineffable», «le *oui* germinal», c'est entrer dans l'acte de foi. Dans l'œuvre de Pierre Emmanuel,

le *oui* divin est absolu. Le *oui* humain, lui, procède de balbutiements et de *non* qui sont moins l'expression d'un refus de Dieu et de la Vie que l'impossibilité de faire la Loi du Vivant, par malentendu: celle-ci apparaissant comme une dépossession, et son auteur comme un Prédateur. Comme dans la Bible, le poète voit dans la marche le symbole de la liberté aimante d'un homme dont le vouloir s'accorde peu à peu à la volonté du Vivant.

Effectivement, l'Amen est plus qu'un mot. C'est une personne. Le *oui* de Dieu se donne en celui qui est son visage: le Fils, en face à face avec le Père. C'est en Lui que notre *oui* prend sens. Mais l'homme le prononce «sur fond de Colère divine»... «vision résultant de ses propres peurs projetées sur l'Autre» (p. 236). Et plus loin (p. 238), l'auteure poursuit: «Lui que le *oui* et le *non* écartelaient, voici qu'il 'retrouve ce que parler veut dire. Il écoute son rythme vital, sa pulsation spirituelle. Il s'articule, se rassemble, réinvente sa syntaxe et sa forme. Il affirme sa permanence et son unité: *il croit'* (*Versant de l'âge*, p. 32)».

Elle peut dès lors examiner les différentes expressions du *oui* chez le poète, et les images qu'il emploie. Évelyne Frank ici se démarque de Pierre Emmanuel, à propos de l'assentiment vis-à-vis du Christ. Jusque là, ils avaient navigué de conserve. Elle veut d'abord présenter la pensée du poète avant de préciser la sienne. Elle montre comment il refuse le «*oui* au bonheur» contemporain, le «*oui* des Pharisiens», celui de Hegel et de Nietzsche, pour se fixer sur le *oui* et les *oui* de Dieu. Pour lui, le *oui* du Christ est le consentement à la mort absolue: «Il s'anéantit lui-même» (Phil 2,7). Et en contrepoint, elle explicite sa propre vision de la Passion du Christ en prenant appui sur Pr 8,22-31 et Jn 1,1-3 en lien avec Mt 21,33-44: «Pour moi ce n'est pas la mort du Christ, mais sa vie jusqu'en la mort, vie qu'il souhaitait nous partager dans la joie et qu'il nous aurait tout autant communiquée dans la fête, si nos refus ne lui avaient pas imposé les circonstances tragiques de la passion» (p. 250). On le voit, elle entend préserver ici l'historicité, et donc la contingence de la passion de Jésus, afin d'évincer toute «nécessité logique» de la mort en croix. Elle recourt ainsi à une vision irénéenne de l'Incarnation.

De la sorte, et c'est essentiel, Dieu apparaît comme le garant de notre assentiment. Le *oui* de Dieu peut traverser l'homme grâce à l'acquiescement de celui-ci: un «Me voici!» répondant au «Je suis» divin; Dieu lui-même se fait gardien de notre fragilité. Et l'auteure d'ouvrir l'éventail biblique des *oui* humains: d'Ève, d'Abel, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Marie... qui jalonnent

l'œuvre du poète. Celui d'Abraham dit le drame de l'humanité qui vient vers Dieu à travers le *non*: Adam est coupable de n'avoir pas assumé son acte et d'avoir pris le fruit, au lieu de crier à Dieu son amertume et son blasphème. Celui d'Isaac est plus désespéré, insécurisé, allant de dépossession en dépossession. Quant à Marie (p. 262), «Elle se tut / Elle avait dit Amen / C'était son dernier mot / Dieu l'y avait enclose» (*Évangéliaire*, p. 54). «Le *oui* de la servante au seuil de la maison / Répond au Toi qui entre toutes la désigne» (*Tu*, p. 284). Marie ressemble à Dieu: épousailles qui l'unissent au ciel. Elle est mère de tout homme, de tout l'homme que Christ récapitule avec son poids de détresse: le *oui* du Christ se conjoint au sien. Bref, tous ces *oui* résument celui de l'humanité qui s'enfante de génération en génération. Car il est demandé à chaque homme d'incarner l'humanité au cours des quelques dizaines d'années de sa vie: donner dans son modeste *oui* l'assentiment de l'humanité ici et maintenant.

Reprenant la substance de ces beaux chapitres, l'auteure s'avance vers une synthèse. *Oui*, c'est accepter une dépendance qui serait à la fois une loi et une liberté de l'être: le consentement libre de l'homme à la volonté du Vivant. On touche ici l'anthropologie théologique emmanuellienne: la grande condition du *oui* est le renoncement (Mc 10,21). La mort est l'entrée dans la vraie pauvreté; mourir, c'est acquiescer à l'être. Plusieurs facettes de l'acquiescement sont ensuite envisagées. Donne-t-il la sécurité, comme le Thabor précédant Gethsémani, ou bien est-il totalement livré au risque? Ne plonge-t-il pas l'homme dans la pauvreté: le *oui* nous dessaisit de nous-mêmes, faisant de nous des «serviteurs inutiles» (Lc 17,10), des «pauvres en esprit» (Mt 5,3)? Ne nous invite-t-il pas au renoncement, renoncement à l'avoir, au pouvoir, au faire, au savoir, à l'amour, nous délestant de tout esprit de possession; dessaisissement même de son péché, sans abdiquer sa responsabilité? Bref, remise de soi, confiance nue, sans comprendre «encore»... Mais faut-il aller jusqu'au renoncement à l'identité et à l'être même, comme le poète semble le dire? Le texte de Jn 20,17, où Jésus s'adresse à Marie Madeleine met sur la voie: «Ne me touche pas / Je suis et ne suis d'ici / Je sais comment tu m'aimes / Apprends désormais comment / Le plus proche le tout lointain / Tu l'aimeras» (*Évangéliaire*, p. 275). Non pas «renoncer à son immortalité» — telle serait la perspective du *Om* —, mais recevoir la vie du Vivant en consentant à n'exister que dans la mémoire du Créateur — qui est le chemin de l'*Amen*: «N'attendre rien / Tout attendre» (*Tu*, p. 388).

Évelyne Frank se demande dans quelle école de spiritualité s'inscrirait la «thématique du renoncement» de Pierre Emmanuel: un fonds de stoïcisme chrétien repris par la mystique allemande, ou bien *La montée au Carmel* de Jean de la Croix? Sans oublier pourtant l'inspiration de Bérulle et un peu de mystique indienne, surtout à partir de 1970. Ainsi s'exprime-t-il dans *Jacob* (p. 316) à la manière d'Eckhart: «Nu et néant je suis devant / Toi dont je ne sais que ceci / Que je suis néant et nu». Mais aussi à la manière de l'abandon bouddhiste, la *bhakti*, ou encore comme l'acte de confiance envers Quelqu'un nommé Tu. *Oui* fusionnel? Non pas, car une distance est maintenue, appelée «culpabilité» par le poète, et «finitude humaine» par l'auteure, ou bien «désir d'incarnation». Dire *oui* à Dieu, en définitive, n'est-ce pas adhérer à notre humanité, et de ce fait, être libre? Dès lors, les fruits de l'assentiment en disent la fécondité: le bonheur est dans le consentement, qui permet de déposer ses réticences; «le *oui* constitue ici à la fois un 'acte d'abandon' et un 'acte d'autonomie'» (p. 285). C'est la sortie de l'impasse, hors de l'ambivalence.

L'hymne à la joie nous attend au dernier chapitre, intitulé, avec les mots du *Zarathoustra* de Nietzsche: «La joie du monde s'est levée». Non pas *Happy end* cependant, et l'auteure nous avertit d'aborder le thème de la joie avec pudeur. Pour Pierre Emmanuel, Joie est un mot religieux, un nom propre de Dieu. Il se méfie un peu de cette joie pour l'homme, mais il croit qu'elle le travaille et qu'elle est condition de toute fécondité. Son image préférée n'est-elle pas l'eau vive? Joie qui surgit de la souffrance aussi, et le poète y discerne une «dimension sacrificielle» que l'auteure nuance un peu. Cette joie se déploie dans la louange, comme dans les psaumes. Qu'est la louange? écrit le poète, «la reconnaissance joyeuse, jubilante, de notre définitive Pauvreté dans la richesse inépuisable de l'Être» (*Le goût de l'Un*, p. 261). Le chant, qui est prière, en représente l'expression privilégiée; lieu de la filiation en Dieu: «La foi, sitôt qu'elle chante, édifie» (*Jacob*, p. 100). Telle est la vocation de l'homme: la joie; et sa raison d'être, c'est cette réponse de louange, œuvre gratuite et nécessaire, où la voix de l'un se fait celle de tous. Évelyne Frank termine son développement sur la joie en abordant le thème musical de la «fugue», si récurrent dans les poèmes de Pierre Emmanuel. La fugue, composition musicale fille du contrepoint, où le même motif, répété en diverses tonalités, donne l'impression de fuite. Pour le poète, c'est Dieu qui en a l'initiative, la voix divine étant cette «basse continue», fondamentale, sur laquelle viennent se greffer les mélodies humaines. Et l'auteure de reprendre (p. 311s.)

le long poème intitulé *Je c'est le feu*, écrit en ouverture de *Jacob* (p. 11-17), afin de nous rappeler combien la forme poétique s'harmonise avec la quête jamais achevée du poète.

Une conclusion parachève l'essai passionnant d'Évelyne Frank: le soleil se lève sur l'homme et sur la résurrection du poète en son œuvre. En fait, cette conclusion apparaît aussi comme une «ouverture» vers d'autres thèmes à examiner pour faire chanter la polyphonie théologique de Pierre Emmanuel. L'auteure cite surtout *Le grand œuvre*, où il ramasse l'essentiel de sa vision. Là, en effet, il esquisse l'offrande de sa vie au Vivant qui le crée: «Telle est dans l'œuvre du poète, la genèse de l'*in manus* (cf. *Le goût de l'Un*, p. 242), acte par lequel l'homme se remet comme aux origines entre les mains de son Créateur, se replace en son commencement, confiant au Vivant le souci de son être, de sa sécurité, de son bonheur, de son avenir, non seulement à sa mort mais au quotidien, l'un permettant mieux l'autre» (p. 328). Mais dans *Le grand œuvre*, apparaît un type d'abandon un peu différent: «le dépouillement de soi dans l'union avec l'Être, avec l'énergie cosmique du Tout-Autre, comme dans le poème 'Amen'» (p. 329). Espérance d'entrer en participation de l'activité créatrice, aspiration qui réconcilie l'intuition hindouiste de l'anéantissement du moi dans l'Un, avec l'acquiescement chrétien et la remise au Père envoyant son Fils, par qui la création s'étend jusque dans la transfiguration du quotidien. Réconciliation qui reste comme en suspens dans la finale du *Grand œuvre*: Y a-t-il Quelqu'Un qui me fait face?

Ainsi Évelyne Frank, au moment de nous quitter, nous laisse intérioriser la parole de Pierre Emmanuel, en nous renvoyant à son incessant questionnement, qui est bien celui de chacune de nos vies. L'itinéraire du poète nous invite à nous pencher sur le nôtre, dans la lumière de Jésus qui nous a tracé la route. Je reprends ici l'admirable avant-dernier poème d'*Évangéliaire*, qui est effectivement un envoi: «Parce que cet homme / Nommé Jésus / Qui vécut son temps et son heure / Me parle ainsi / Non du fond des âges / Mais à présent et ici / Je ne dis plus Ce sont des histoires / J'entends ce qui m'est dit / Je scrute la face du Livre / Et vois Celui. — Vous êtes tous frères votre Père est le mien / Je suis son Unique / Tout homme est en moi / Premier-né du roi / Un est le nom de qui mange mon pain / Qui le consomme je le consomme / Je suis en cet homme / Le Père est en moi comme l'Un dans le Même / Si tu ne fais qu'un avec l'Un qui t'aime / Ton Père c'est toi...» (p. 243).

Merci à l'auteure d'avoir écrit cet essai! Autrefois, pendant mon apprentissage à l'enseignement théologique, je souhaitais moi-même écrire sur la «théologie» de Pierre Emmanuel dont la poésie visionnaire m'avait atteint, et dont l'approche du mystère de Dieu à travers une relecture biblique me questionnait. Aussi suis-je comblé par cet ouvrage d'Évelyne Frank. Il fallait une sensibilité de femme pour pénétrer si profondément sa pensée, à la fois si douloureusement humaine et si joyeusement chrétienne, pour habiter ses mots et leur restituer la puissance évocatrice qu'ils recèlent, et pour exprimer l'essence de sa poésie en un langage sobre, délicat, nuancé, qui l'élucide sans l'expliquer. Ce livre est un chef-d'œuvre de pénétration et de finesse. En nous introduisant à la lecture de ce géant de la poésie moderne, il nous invite à nous laisser enchanter l'esprit et le cœur par cette langue puissante et tendre surgie des celliers de la Bible.

B-1150 Bruxelles Jean RADERMAKERS, S.J.
Rue du Collège Saint-Michel, 60 Institut d'Études Théologiques

Sommaire. — Pierre Emmanuel (1916-1985) fut l'un des grands poètes français de ce temps. E. Frank écrit à son sujet une thèse remarquable sur le cheminement de sa foi: du refus à l'acquiescement — du *non* au *oui* — à la réalité de Dieu et à sa présence manifestée en Jésus Sauveur. Analysant son œuvre poétique, souvent inspirée par la Bible, comme *Jacob*, *Évangéliaire* ou *Le grand œuvre*, l'A. montre avec finesse et compréhension les hésitations du poète, son questionnement et ses recherches à partir de la foi chrétienne, mais aussi sous l'influence de l'aspiration mystique de l'Inde. Elle illustre ainsi la difficulté de l'homme moderne de donner à Dieu, Créateur et Maître de l'histoire, un assentiment pacifié; elle dessine en même temps les linéaments d'une théologie christologique du poète.

Summary. — Pierre Emmanuel (1916-1985) has long trudged along the way of faith: from refusal to acquiescence... and to an unconditional consent to God's reality and to his presence as revealed in Christ the Saviour. His progress of thought is the subject matter of E. Frank's remarkable thesis: the «yes» of P. Emmanuel. The A. analyses Emmanuel's poetical, and Biblical-inspired, work (*Jacob*, *Évangéliaire*, *Le grand oeuvre*...) with acuteness and sympathetic understanding, stressing the poet's hesitancy, his questioning and his search... which are all along kindled not only by Christian faith but also by the mystical inspiration of India. While pointing out modern man's difficulty in giving to God (Creator and Master of history) a pacified assent, P. Emmanuel's work sketches the outlines of a poet's christological theology.

Pour les 20 ans de la revue *CPE*
«Connaissance des Pères de l'Église»

Colloque
«L'Europe et les Pères»
8 septembre 2001. Institut Catholique de Paris

MATIN: 9 h: Ouverture : Mgr Claude DAGENS

9 h 15: Historique par Henri-Louis ROCHE et François-Xavier DE GUIBERT

9 h 30: Angelo DI BERARDINO (Augustinianum, Rome, Président de l'Association Internationale d'Études Patristiques), Bilan des études patristiques en Italie

10 h: Nicolas-Jean SÉD (Directeur général des Éditions du Cerf), La patristique dans l'édition française

Pause

10 h 45: Allan FITZGERALD (Augustinianum, Rome), Bilan des études patristiques dans les pays anglophones

11 h 15: Gilbert KONGS (MEP), L'apport des Pères dans la pastorale

11 h 45: Jaime GARCIA (Faculté de Théologie de Burgos), Bilan des études patristiques en Espagne

APRÈS-MIDI:

14 h 30: Marie-Anne VANNIER (Université Marc-Bloch, Strasbourg), Bilan des études patristiques en France

15 h: Marek STAROWIESKI (Université de Varsovie), Bilan des études patristiques en Pologne et dans les pays de l'Est

15 h 30: Élisabeth PAOLI (CNRS, Paris), L'apport de la prosopographie de l'Italie et de l'Afrique aux études patristiques

16 h: Pause

16 h 15: Monique ALEXANDRE (Université Paris-Sorbonne), à préciser

16 h 45: Flavio NUOVOLONE (Université de Fribourg, Suisse), Bilan des études patristiques en Allemagne, en Suisse

17h 15: Marguerite HARL (Université Paris-Sorbonne), Conclusions et discussion